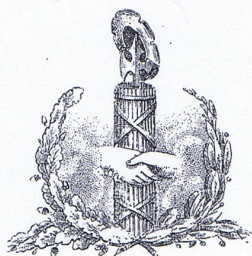


La vie du pâtre en Suisse

ALBUM  
DE LA  
SUISSE PITTORESQUE  
3<sup>e</sup>. VOLUME.



Publié par  
WEIBEL COMTESSE  
à NEUCHÂTEL.  
Suisse

## LA VIE DU PÂTRE DES ALPES.

### LE DÉPART POUR LA MONTAGNE.

La principale richesse de la Suisse, et presque l'unique dans les régions montagneuses, consiste dans son bétail, dont l'éducation occupe une grande partie de sa population. Le nombre des animaux de l'espèce bovine peut être évalué approximativement à un million de têtes, dont les vaches à lait forment plus du tiers. La race des bêtes à cornes est généralement belle; cependant elle varie beaucoup, selon les contrées, en grosseur, en forme et en couleur. Dans les contrées où les pâturages ne dépassent ordinairement pas la hauteur de 5000 mille pieds, tels que ceux des cantons de Fribourg, Vaud et Zug, ainsi que dans l'Emmenthal et dans le Simmenthal, les vaches sont d'une grande taille, tandis que celles d'Unterwalden, d'Uri, des Grisons, du Valais, du Hasli, de Grindelwald et de Brienz sont d'une taille moyenne. Les vaches de la grande espèce, telles que celles du Simmenthal, du Gessenay et de la Gruyère pèsent de cinq à sept quintaux, tandis que le poids de celles de la petite espèce, qui n'en sont pas moins d'excellentes vaches à lait, ne dépasse pas quatre quintaux. Les bœufs que l'on engraisse pèsent de quinze à vingt-deux quintaux, quelquefois de vingt-cinq à trente. Les Alpes nourrissent aussi une grande quantité de chèvres et de moutons. Dans le sens le plus restreint, le mot *Alpe* désigne en Suisse un pâturage de montagne que le bétail fréquente pendant l'été. C'est là où se fabriquent ces fameux fromages qui s'exportent dans toutes les parties du monde, et qui forment le produit le plus important de l'économie alpestre. Une Alpe d'une certaine étendue est limitée par une arête de rochers, un torrent, un mur ou une palissade, et on l'appelle *alpage* ou *estivage*; sa valeur se calcule d'après le nombre de vaches qu'elle peut nourrir. La surface nécessaire pour la nourriture d'une vache dans un temps donné, se nomme dans la Suisse allemande *Rinderweid* ou *Stoss*, *Pâquier* dans le canton de Fribourg. Dans le canton de Vaud, on se contente de dire que telle alpe peut estiver tant de vaches. Mais il est impossible de déterminer approximativement la grandeur de cette étendue, vu la différence qui existe dans la fertilité et le produit des pâturages; tel estivage d'une certaine étendue peut nourrir 300 vaches, tandis qu'un autre de la même étendue n'en pourra nourrir que cent. Les pâturages les plus élevés sont ordinai-

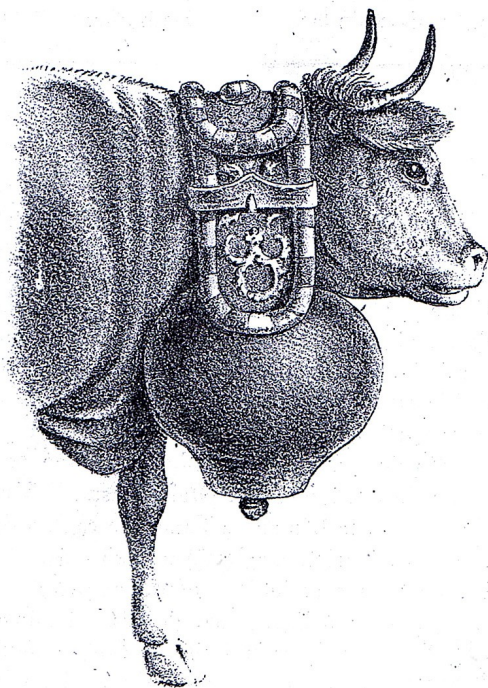
rement dominés ou terminés par des rochers nus et stériles, dont il se détache constamment des pierres qui roulent sur les parties plus basses. Ces pâturages sont pour cette raison pierreux et maigres; leur gazon se compose d'herbes courtes, sèches et vivaces. Ils commencent à quelques cents pieds en dessous de la limite des neiges éternelles et sont compris dans cette région élevée de 6000 à 7600 pieds au dessus de la mer. Ils sont ordinairement si rapides et d'un accès si difficile, qu'ils ne sont guère fréquentés que par des brebis; quelquefois il faut traverser un glacier ou des passages entièrement périlleux pour y arriver. Les bergers qui gardent ces troupeaux mènent la vie la plus dure qu'il soit possible d'imaginer; une misérable hutte, abritée par quelque rocher, leur sert de refuge en cas d'orage, mais non pas contre le froid glacial qui règne sur ces hauteurs; l'espace est si petit que l'on ne peut s'y tenir debout. Du pain noir sec et du lait de chèvre sont leur unique nourriture pendant six à huit semaines; dans cet intervalle de temps ils sont entièrement privés de l'aspect de leurs semblables. Un grand chapeau de feutre leur couvre la tête, et une espèce de manteau, fait avec des peaux de chèvres, dont le poil est en dehors, les garantit contre la pluie et la neige qui tombe fréquemment à cette hauteur. Cependant ces hauts pâturages sont fréquemment accessibles pour les vaches jusqu'à la hauteur de 6500 à 7000 et plus de pieds; les vaches y séjournent à peine 14 à 20 jours. Mais la fertilité relative de ces hauts pâturages diminue constamment; les uns se couvrent de lichen, d'autres de pierres et d'autres encore perdent leur terre végétale, entraînée par les avalanches et les éboulements. Il est bien connu que de vastes pâturages, où les troupeaux trouvaient jadis une abondante nourriture, ne présentent plus aujourd'hui qu'une désolante et affreuse stérilité. De cette région que l'on peut appeler celle des hautes alpes, on descend dans la région infiniment plus attrayante des alpes moyennes: là on commence à rencontrer des forêts d'arbres conifères, de gras pâturages et des chalets où les vaches séjournent pendant six à huit semaines. La troisième région est celle des alpes avancées, qui comprend toutes les collines et les croupes de montagnes formant l'épanouissement des derniers gradins des Alpes, et qui ne s'élèvent guères à plus de 3000 à 5600 pieds; les forêts de hêtres, de chênes et de châtaigniers commencent dans cette région.

Les alpes appartiennent à des communes ou à des particuliers: dans le premier cas, chaque particulier de la même commune peut y envoyer le nombre de vaches qu'il est capable de nourrir

en hiver; ainsi chaque propriétaire de vaches participe au bénéfice d'une part déterminée d'un pâturage. Ordinairement une commune entière remet son bétail à un vacher expérimenté, propriétaire ou fermier d'un pâturage; quelquefois le vacher est en même temps propriétaire du bétail et du pâturage; ce qui se voit dans l'Emmenthal plutôt qu'ailleurs. Dans tous les cas, le troupeau de vaches qui pait sur une alpe s'appelle *senn* ou *sennthum* dans la Suisse allemande, et celui qui dirige l'économie, *senn*, *maître ermailli* dans le canton de Fribourg. Le nombre du bétail qui occupe un estivage varie de vingt, trente à cent têtes et même davantage.

Nous avons dit que les alpes ou pâturages étaient divisés ordinairement en trois régions. Dans l'Oberland bernois on les appelle *Lager* ou *Staffel*; les plus élevés ne sont occupés que pendant deux ou trois semaines du mois d'août. Ces régions se réduisent ordinairement à deux dans le Jura, l'Emmenthal et là où le bétail hiverne dans de hautes vallées, qui elles-mêmes sont déjà à la hauteur des alpes avancées. Dans ce dernier cas, l'époque du départ pour la montagne a lieu plus tard, c'est-à-dire, pendant les premiers jours du mois de juin et au milieu ou vers la fin du mois de mai pour les alpes les plus basses. Ce terme subit de nombreuses variations selon les localités: par exemple, sur les alpes grisonnes, il est beaucoup plus court que sur les alpes bernoises, vu que celles-là ont en général une hauteur relative, qui dépasse de plus de mille pieds celle des alpes bernoises. Ainsi sur ces dernières l'alpage dure de cent à cent cinquante jours, tandis que sur la plupart des alpes grisonnes, dont le terre-plain des vallées est déjà souvent à une élévation de 4000 à 5000 pieds, le temps de l'alpage ne dure que de vingt à quatre-vingt-dix jours.

L'époque la plus intéressante de la vie du pâtre des alpes est sans doute celle où il quitte la vallée pour aller avec tout son troupeau prendre possession de son habitation d'été. Le village entier est en émoi; le soleil n'a point encore doré de ses feux les sommets des montagnes, que tout se meut, tout s'agite: hommes, femmes et enfants, chacun veut être, sinon acteur, au moins spectateur d'une scène qui intéresse vivement toute la population. Les contingens de vaches se rassemblent sur une prairie où le senn ou maître vacher, tel qu'un général d'armée, passe en revue le troupeau, distribue l'ordre de la marche, nomme ses officiers, inspecte les bagages et donne enfin l'ordre du départ. L'avant-garde se met alors en mouvement. Aussitôt que l'on entend s'approcher le son des cloches, tous ceux qui sont restés dans leurs maisons quittent leurs occupa-



tions, le chemin se borde d'une haie de cunieux, les fenêtres se garnissent d'une foule de têtes; le vieillard faible et débile se hâte lui-même de rejoindre ses petits-fils sur la galerie, devant la maison, pour jouir encore une fois d'un spectacle qui lui retrace des souvenirs si pleins de charmes. La première division du troupeau s'avance, selon que celui-ci est plus ou moins nombreux; elle est composée de quinze à trente vaches, les plus belles du troupeau, portant d'énormes cloches suspendues au cou par un large collier de cuir chamarré d'ornemens en laiton, et maintenu par une grosse boucle du même métal. Les vachers bernois et de la Gruyère font des frais très-considérables pour ce genre d'ornemens, qui pour eux constitue un véritable luxe. A la tête de cette troupe marche gravement le maître vacher ou maître ermailli, un gros bâton à la main et un bouquet sur son chapeau, aussi fier qu'un jeune lieutenant qui, venant de recevoir les épauettes, se pavane en tête de son détachement; il se complaît dans les signes d'admiration que manifestent à droite et à gauche les nombreux spectateurs, auxquels il rend un salut affectueux: mais rien ne l'affecte plus désagréablement, que lorsqu'on passe à côté de lui sans accorder un coup d'œil à son troupeau. Immédiatement après cette espèce d'avant-garde, apparaît le gros troupeau, composé pour l'ordinaire de deux à trois cents vaches, et précédé également par un vacher, qui retient

à coups de bâton les vaches assez ambitieuses pour vouloir faire partie de la troupe d'élite, qui marche à la tête de la leur. Le taureau, qui se trouve ordinairement à la tête de cette division, n'est pas un des moindres héros de la fête: entre les cornes on lui a attaché une selle à traire, entourée d'un massif de fleurs de toutes les nuances. L'arrière-garde est formée par le même bétail, suivi de quelques génisses, chèvres, porcs et chiens, et enfin du mince bagage des vachers, dont la principale pièce est une énorme chaudière en cuivre et quelques baquets et autres ustensiles en bois, chargés sur des chevaux ou sur des mulets; mais les vachers sont fréquemment obligés de porter ces objets eux-mêmes. Quelques jeunes pâtres marchent sur les côtés et à la suite du troupeau pour y maintenir l'ordre et la discipline; à leur démarche fière, à l'air de satisfaction que révèle leur physionomie, on peut juger de la part de gloire et de bonheur qu'ils s'attribuent dans cette campagne. A peine les regards moitié tendres et mélancoliques de quelques-unes des jeunes filles, qui sont sur le bord du chemin, parviennent-ils un instant à faire diversion aux sentimens qui les préoccupent. Cependant l'on voit quelquefois l'un de ces ingrats s'approcher de sa belle, lui dire quelques mots à l'oreille que personne ne comprend, puis lui serrer la main en lui jetant un coup d'œil expressif. La jeune fille sourit et l'amant se hâte de rejoindre son troupeau. Les dernières vaches viennent à peine de défilier, qu'on aperçoit déjà, à plus d'une demi-heure de distance, les premières gravissant les sentiers escarpés de la montagne. Ces animaux, qui paraissent comme leurs conducteurs goûter par anticipation les douceurs de la liberté illimitée dont ils vont jouir sur les alpes, témoignent leur allégresse par toutes les démonstrations dont ils sont susceptibles; et les vachers sont à chaque instant obligés d'employer leurs bâtons pour en réprimer les manifestations désordonnées. Bientôt les cris des pâtres oh ho-ho-ho-ho-hoh! souvent répétés, se confondent peu-à-peu avec le beuglement des vaches, le timbre sonore des cloches et les cris d'une foule de gamins qui se ruent derrière la caravane.

Les incidens de cette marche varient selon les diverses localités de la Suisse. Dans la plus grande partie de l'Oberland bernois et en général partout où les alpes sont très-élevées, ce ne sont que les hommes qui s'occupent de l'économie alpestre; mais dans une partie du canton de Fribourg, sur les alpes vaudoises, dans le Jura, dans le canton d'Appenzell et dans l'Emmenthal, où les chalets sont mieux construits, ainsi que dans le bas Valais, les femmes partagent avec les hommes les occu-

pations du chalet. Le vacher de l'Emmenthal, qui est peut-être le plus aisé et le plus fier de tous, transporte sur des chars toute sa famille, avec sa literie et les objets et ustensiles dont il se sert le plus habituellement.

Dans quelques pays, particulièrement en France, l'on se fait des mœurs et des usages de la Suisse, des idées bien différentes du tableau que nous venons de tracer. On peut en juger par les pièces de théâtre et par les romans, où l'on met en scène des bergères des Alpes affublées de robes en mousseline blanche et portant des couronnes de roses autour de la tête; les bergers en chemises de batiste et les joues fardées de vermillon, jouent les rôles d'amans bien épris et débitent les tirades les plus sentimentales. Un auteur contemporain mieux avisé, M. d'Haussez, dans un ouvrage intitulé *Alpes et Danube*, cherchant à dessiller les yeux de ses compatriotes, est tombé dans l'excès opposé. Voici un des passages de son ouvrage :

« On chargeait sur des mulets et sur des ânes les ustensiles nécessaires pour la préparation du laitage, ainsi que les couvertures et la paille qui devaient tenir lieu de lit. Les hommes buvaient, les femmes criaient après une vache, après un enfant, couraient pour relever une charge mise en équilibre sur le dos d'un âne, et rudoyaient quelques marmots qui les tracassaient; jusqu'au moment où les plus pressés donnaient en partant l'exemple que finissaient par suivre ceux qui l'étaient le moins: c'était une confusion de gens qui parlaient et sans avancer en besogne, au bruit assourdissant des sonnettes, de bourdons, de hurlemens, de hennissemens. Pour une cérémonie religieuse, je n'en n'ai pas même remarqué l'intention; on n'y avait pas plus songé qu'à placer sur la tête des vachers des fleurs qui eussent été bientôt dévorées. La fête commençait, on se quittait l'œil sec, un propos gaillard à la bouche tout au plus, deux joues en s'approchant en forme de baiser, échangeaient la sueur qui en ruisselait. On voyait la caravane monter le sentier, paraissant et disparaissant alternativement dans la clairière des forêts, le bruit des clochettes allait en diminuant; on l'entendait encore, que les ménagères étaient rentrées dans leurs cabanes, remettant en ordre ce que le départ avait dérangé, en ne songeant aux absens que pour s'applaudir de la réduction du travail et des soucis qui résultaient pour elles de leur départ. »

Aucun de ceux qui ont voyagé dans les Alpes suisses, ne reconnaîtra ce tableau. Il serait difficile de dire où l'auteur a puisé des inspirations si peu poétiques. Ce qu'il y a de très-probable, c'est que ce n'est pas en Suisse, dont il n'a peut-être pas plus foulé le sol qu'un autre écrivain de sa nation,

qui se fait raconter l'histoire de Guillaume Tell par les bons Suisses de la vallée de Chamouny.